

L'anniversaire de l'Armistice est devenu chez nous jour férié. Pour les jeunes, c'est vraiment un jour de fête : ils n'y voient, eux qui n'ont pas vécu la guerre, qui n'en ont pas connu les horreurs, que la célébration d'une lutte glorieuse dont la France est sortie vainqueur. Pour nous les grands — ou les vieux — c'est l'évocation d'un cauchemar passé, dont nous frémissons encore; c'est le souvenir des morts; c'est, hélas ! la douloureuse angoisse d'un avenir menaçant.

Mais ce n'est pas à nos seules pensées que nous avons le droit de consacrer ce jour de trêve. Ce que nous devons à ceux qui sont tombés comme à ceux dont nous avons la garde, c'est de transposer notre volonté de paix en actes; c'est dans le recueillement de ce jour anniversaire, de chercher comment nous pouvons le mieux servir la grande cause de paix.

Tout d'abord, repoussons les mauvais bergers et faisons le serment de ne nous laisser guider que par notre propre jugement. Fuyons les conseils et les paroles de haine et cherchons à « comprendre » : comprendre les grands courants d'idées qui agitent les peuples, comprendre les intérêts qui les animent, comprendre les devoirs qui incombent à chacun d'eux. Comprendre, c'est déjà cesser de haïr; c'est trouver peu à peu la voie où nous pouvons agir nous-mêmes, c'est enrichir d'une force nouvelle la cause du bien.

C'est dans cet esprit que nous voudrions reproduire (1) aujourd'hui, jour de l'Armistice, quelques extraits d'un discours prononcé récemment à Berlin devant un public ouvrier par le célèbre écrivain allemand Thomas Mann, titulaire du prix Nobel :

« Le fait que moi, écrivain né d'une famille bourgeoise, parle ici pour la première fois aux ouvriers socialistes, est vraiment tout à fait caractéristique de notre époque... Et c'est aussi, je vous assure, un événement extrêmement important dans ma vie et dans tout mon développement spirituel. Ce que je viens faire ici, c'est une véritable confession, c'est une déclaration de sympathie pour la cause ouvrière...

« ...Les gouvernements, les mandataires de la volonté du peuple n'accomplissent en aucune manière la volonté de ces peuples, car la volonté des peuples — et de tous les peuples — c'est la paix, le travail et le pain. Ils se méfient de ce signe de ralliement qui est la « patrie ». Ils ne se sentent jamais en sécurité, alors que les fabriques de munitions se disputent officiellement tout en s'entendant secrètement. Les peuples devraient créer une autre « Société des Nations », une Société des Nations contre les gouvernements qui n'exécutent pas la volonté des peuples.

« ...La république d'aujourd'hui n'est pas une république sociale. La république allemande, au fond, n'a jamais eu confiance en elle-même. Elle a laissé subsister l'esprit des temps anciens au lieu de protéger celui de l'avenir; elle a toujours cédé à l'influence du passé. Le grand adversaire du socialisme, c'est le nationalisme, qui n'a toujours à la bouche que le seul mot de patrie. Il est certain que nous sommes étroitement liés à notre sol natal. Mais ceci n'a rien à voir avec ce mouvement (compréhensible à la rigueur en tant que réaction contre les idées libérales du dix-neuvième siècle) qui ne tend qu'à abolir la liberté et la démocratie. Ce mouvement est un mélange monstrueux de révolution et de réaction, un souvenir romantique du passé. Il se dit moderne, mais il combat les conquêtes les plus nobles de l'esprit humain. Une grande partie de la jeunesse, hélas ! se laisse entraîner dans ce courant, et elle accepte ces idées, mais sans assumer aucune responsabilité et sans aucun amour pour son prochain. Pourtant, c'est le sens moral du mot liberté qui fait l'homme. Le fascisme considère le libéralisme — de même que le socialisme et la démocratie — comme des mouvements abolis. C'est en contradiction cependant avec le fait qu'en Espagne la jeunesse ré-

(1) D'après la traduction de Mme Marianne Beaugrand-Bloch (l'Œuvre).

volutionnaire lutte passionnément pour la République, que les partis socialistes en Suède, au Danemark et en Belgique, font de très rapides progrès.

« La nation est la résultante des populations primitives et des familles; elle n'est ni le premier, ni le dernier pas; elle est une simple étape du chemin vers l'Europe. L'idée nationale eut son moment de gloire au dix-neuvième siècle; elle est aujourd'hui une idée du passé et non de l'avenir. Le développement historique va vers une communauté des peuples européens. Et l'abus du mot « national » ne peut se soutenir par aucun raisonnement logique. Il est absurde de dire que la moitié d'un peuple est nationale, tandis que l'autre ne l'est pas. Il y a quatorze ans, un Allemand nationaliste aurait pu tout aussi bien mettre son point d'honneur à souhaiter « que l'Allemagne dirige le mouvement de la paix et du progrès ».

« La droite modérée, en Allemagne, a le « devoir historique » de gagner un peu de temps. Mais l'avenir est à l'Allemagne sociale et démocrate. On s'achemine lentement — mais sûrement — vers « un monde social fondé sur l'unité et sur la paix ».

✱

Ainsi dans cette Allemagne que certains croient un bloc homogène, des esprits éclairés luttent courageusement et patiemment contre le vieux nationalisme du passé.

« Il est certain que nous sommes étroitement liés à notre sol natal », dit Thomas Mann; mais ajoute-t-il plus loin, l'idée nationale est aujourd'hui une idée du passé, non de l'avenir. « Le développement historique va vers une communauté des peuples européens. »

A cette conception, les Allemands, comme la masse des Français, sont encore rebelles, car ils voient une antinomie entre l'idée de patrie et celle d'une communauté européenne.

Peut-être la conception de Thomas Mann nous paraît-elle encore prématurée. Elle sera pourtant la réalité de demain. A nous de comprendre l'amour envers nos pays dans le cadre de la communauté européenne... comme ces planteurs du Sud des Etats-Unis qui luttèrent autrefois contre le Nord et qui sont aujourd'hui tout à la fois des « hommes du Sud » et de bons Américains.

Femmes françaises, femmes allemandes, femmes de tous les pays, communions en ce jour de souvenir en une même volonté de paix et d'action. Unissons nos pensées, nos forces, nos volontés pour sauver à la fois nos petits et la civilisation.

C. Brunshvicg